

pour une mère ? Je pouvais m'habiller et manger à peu près avec cela. Tenez, la robe que j'ai là et le manteau, je les avais achetés sur mes économies; l'autre printemps. Elle m'en voulait seulement parce que je ne suis pas avantageuse à l'ouvrage, tandis qu'elle est si adroite, elle, et si vive !

— Vous faisiez ?

— Des travaux de misère, mademoiselle, ceux que font les filles qui n'ont pas de métier. J'en ai cousu, allez, des vestons de travail à quarante centimes, qui me demandaient chacun presque une demi-journée des chemises d'hommes qu'on me payait vingt-cinq centimes quand je fournissais le fil; j'en ai fait des galons perlés à trois sous les deux mètres ! Je m'y suis fatigué les yeux, et la poitrine toujours pliée. Alors j'ai réussi à me placer comme manequin, chez Noblet, avec des protections, vous comprenez. Ça allait bien. Et puis, maman est tombée malade, au commencement de l'hiver ; nous avons fait des dettes, des grosses...

La voix baisa encore, et devint dure :

— Quand elle a été guérie, nous ne savions plus comment payer ce que nous devions. Elle m'a dit que j'avais l'âge de gagner ma vie toute seule, qu'elle ne pouvait plus me loger. Il faut vivre, n'est-ce pas ? Et... non, tenez ne parlons plus de ça. Je ne pouvais plus rester à la maison, voilà tout. Et je suis partie.

Henriette ne broncha pas. Elle connaissait cette histoire-là. Elle l'avait observée et pleurée plus d'une fois autour d'elle. C'était la rue qui venait à elle, l'abandon total. Ses yeux qui regardaient la fenêtre se plissèrent un peu, comme devant un objet de douleur. Puis ils s'ouvrirent bien grands, ils se firent doux, ils se détournèrent vers l'enfant qui se sentit déjà aimée.

— Vous n'avez rien à faire aujourd'hui, mademoiselle Marie ?

— Non, mademoiselle.

— Alors il faut venir avec moi. Je vais chez les Loutrel, des amis d'enfance, des pêcheurs de la Loire. Je leur dirai que vous êtes de l'atelier de madame Clémence. C'est un passe-partout. Ils sont si bonnes gens ! Vous ne voulez pas ?

Marie comparait en pensée son manteau noir fripé, son chapeau de l'an passé, pareil à un vieux nid, avec le joli chapeau où se levaient deux ailes blanches, et avec la robe grise et toute fraîche et toute fine d'Henriette.

— C'est que je ne peux guère, faite comme je suis !

Un éclat de rire lui répondit. Le soleil allongait son doigt jusque sur le carreau.

— Ah ! vous êtes coquette ! C'est ce qui vous retient ? Attendez !

Henriette avait curu dans la chambre à côté. Elle revint portant sur le bras une cravate de dentelle, une plume noire et un petit collet de drap beige avec des applications brunes.

— Vous allez voir comme je vais vous faire belle !

Alors, gentiment, du bout de ses doigts qui ne se trompaient jamais de mouvement, Henriette dégrafa le manteau, jeta le collet sur les épaules de sa nouvelle amie, passa au cou de Marie la cravate dont elle élargit le nœud en ailes de papillon, redressa en trois petits coups, sans avoir l'air d'y penser, les bords du vieux chapeau qui parut se souvenir d'une forme depuis longtemps perdue, attacha avec une épingle, au milieu d'un nœud défraîchi, la plume noire qui devint aigrette, et, se reculant pour juger son œuvre :

— Charmante ! dit-elle.

Le visage de Marie s'éclaira. La jeune fille en elle reparut. Elle toucha, comme pour le carresser, le drap qui se moulait en plis larges autour de sa poitrine ; les sourcils se détendirent et leurs poils soulevés se lissèrent en deux arcs sombres autour des yeux ; les fortes lèvres rouges s'allongèrent décidément.

— A présent, je veux bien aller, dit-elle.

Elles descendirent. La porte d'en bas retomba derrière elles, et elles se mêlèrent à la foule en marche, demi-paysanne, demi-citadine, qui remplissait les quais.

VI

Elles allaient du même pas, l'une grande et blonde, l'autre brune et de la taille moyenne, côte à côte. Elles tenaient la tête un peu levée, et parlaient devant elles, par phrases courtes, sans gestes. On eût dit deux sœurs qui ont l'habitude de se promener ensemble, et qui savent où elles vont, sagement, légèrement dans la ville qui flâne. Des tramways se succédaient, pleins de menu peuple qui partait pour la campagne, et on voyait des gaules dépasser le toit des voitures ; les bateaux à laver étaient vides au contraire et se balançaient silencieusement ; sur les échelles et sur les vergues des grands bateaux rangés à quai, les chemises et les culottes des équipages séchaient au vent. C'était dimanche. Henriette et Marie suivaient la balustrade du chemin de fer, au milieu des quais de Nantes, entre le fleuve et la rangée indéfinie des caba-